

Jeudi de l'Ascension, 21 mai 1903,
église Saint-Nicolas, Strasbourg

« Mais notre cité à nous est dans les cieux... »
(*Épître aux Philippiens* 3, 20)

Le jeudi de l'Ascension n'est pas vécu comme une fête chrétienne au même titre que Noël ou Vendredi saint ; la plupart des gens le prennent pour un jour de congé et, comme c'est le printemps, en profitent pour faire une excursion en montagne. C'est une fête de la nature ! Si on voulait leur enlever ce jeudi, ils protesteraient, non pas pour des raisons religieuses, mais parce qu'on les priverait d'une journée de liberté. La fête de l'Ascension n'adhère qu'à la surface de la conscience religieuse collective.

On le comprend : c'est une fête relativement récente, son institution est tardive. Et plus grave : on se demande si ce n'est pas une fête inutile. L'enlèvement glorieux de Jésus, nous le célébrons déjà à Pâques. Quel sens particulier lui ajouter ? Bref, l'idée de l'ascension nous est devenue étrangère, difficile à assimiler même pour des chrétiens tout à fait sincères et pieux. Croyez-moi : il se trouve aujourd'hui beaucoup de pasteurs qui montent en chaire, le cœur lourd et serré, luttant avec leur conscience dans le souci de rester crédible, car, disons-le tout net, ils ne peuvent pas croire à une ascension corporelle de Jésus, telle que nous la raconte le livre des *Actes des apôtres*. Ils ne peuvent se représenter que durant quarante jours Jésus ait pu sous une forme surnaturelle apparaître aux disciples, les accompagner de temps en temps, et le jour dit disparaître à leurs yeux, élevé et enlevé dans une nuée.

Je fais partie de ces pasteurs. Je ne vous le dis pas dans une intention de scandale. Au contraire. Car notre Seigneur nous a prévenus : « Si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendît à son cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer » (*Matthieu* 18, 6). Mais il y a de lui encore cet autre avertissement : « Je vous le dis : au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront proférée » (*Matthieu* 12, 36). Je pense que cela vaut tout particulièrement pour ceux d'entre nous qui ont reçu la charge de prêcher l'Évangile tous les dimanches.

Ce n'est donc pas d'un cœur léger que je vous parle ainsi, mais parce que je ne saurais m'exprimer autrement et que je ne dois pas le faire, par respect pour ce qui me paraît véritable. Je n'aurais pas le droit de taire mes scrupules ou de me dérober, s'il s'agissait de m'imposer et d'imposer à quiconque de croire à une ascension physique de notre Seigneur, car des questions sur la réalité de cet événement vous ont sûrement déjà effleuré. Certes, on ne doit pas se dégager à la légère de ce qui est contenu dans les Écritures. Et pourtant, dans ce cas précis, les Écritures elles-mêmes nous donnent des raisons de douter, car jamais notre Seigneur en s'adressant de son vivant à ses disciples n'a fait la moindre allusion à son ascension céleste, l'apôtre Paul n'en parle jamais dans ses Épîtres et les évangélistes, Saint-Marc, Saint-Matthieu et Saint-Jean, n'en disent mot non plus. Il n'y a que l'évangéliste Luc qui évoque brièvement la scène (*Luc* 24, 50), mais comme il le reconnaît lui-même en introduction il n'a pas été un témoin oculaire des événements qu'il relate, il a seulement rapporté ce qu'il a entendu. Et c'est justement dans son texte, je crois, que l'on remarque le mieux les premières tentations d'orner de légendes la vie de notre Seigneur, comme on l'avait fait pour certains prophètes, en racontant qu'Élie monta au ciel sur un chariot de feu ou, plus tard encore, quand fut imaginée l'assomption de Marie, la mère de Jésus.¹

¹ En marge du manuscrit, cette note : Je me demande si je vous ai vraiment édifiés.

Mais laissons là ces raisons tirées de notre science de la Bible. Il y a une autre raison, beaucoup plus profonde, dont vous avez tous conscience. Nous n'arrivons plus à croire à la réalité d'une ascension visible du Christ, parce que nous ne pouvons plus nous représenter le ciel comme un espace étendu au-dessus de la terre. On sait, et on ne cesse de le vérifier, que la pensée humaine commence toujours par s'appuyer sur les données des sens et que de là elle ne s'élève que lentement vers des conceptions plus purement intellectuelle. Un enfant ne peut se représenter les réalités spirituelles que sous des formes sensibles ; Dieu est pour lui comme un être humain et les anges sont de belles créatures ailées.

De cette nature étaient les représentations du christianisme dans son premier âge. On cherchait à donner aux réalités spirituelles une forme imagée, visible. Vous vous rappelez par exemple que les disciples et les contemporains de Jésus se représentaient le royaume de Dieu comme un autre royaume terrestre et qu'après la disparition de notre Seigneur ils attendaient avec ferveur qu'il reparaisse sur les nuées du ciel pour établir un tribunal, prononcer le jugement dernier et ouvrir ensuite le royaume céleste sur terre.

Mais n'est-ce pas Dieu lui-même qui, en ne laissant rien advenir de tel, éduque lentement l'esprit des hommes afin qu'ils comprennent que son Royaume n'est pas une réalité sensible, mais une réalité intérieure, spirituelle, selon la parole énoncée dans *Luc* (17, 20-21) : « Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards..., il est au milieu de vous » ? Oui, n'est-ce pas cela le sens général de l'histoire du christianisme depuis bientôt vingt siècles, à savoir que dans tous ses enseignements il ne cesse de s'intérioriser et de se spiritualiser davantage ? Notre époque marquerait en quelque sorte l'aboutissement de ce long processus de spiritualisation, car l'astronomie et les progrès des sciences naturelles nous ont appris que l'univers est infini, nous enlevant du même coup la croyance en un ciel qui au-dessus de la terre s'étendrait comme un autre monde.

Nous ont-elles donc volé le ciel, ces sciences modernes, ainsi que le déplorent les chrétiens pieux et qu'au contraire s'en félicitent certains savants fiers de se déclarer athée ? Non ! Personne ne peut nous enlever le ciel, nous le portons dans notre cœur ; mais nous avons été amenés à le considérer comme une réalité spirituelle et seulement spirituelle, ce que d'ailleurs l'évangéliste Jean et l'apôtre Paul avaient déjà pressenti et signifié. Le ciel, c'est le grand royaume de l'esprit, qui, invisible, se déploie dans le tout infini ; c'est là que toutes les réalités spirituelles prennent leur source, c'est par là que Dieu est agissant ; c'est un royaume auquel nous appartenons déjà en nos vies, dans la mesure où l'esprit qui ne périt pas habite en nous aussi.

La spiritualisation du christianisme ne peut s'accomplir sans combat, et aujourd'hui encore le combat continue et certains parmi nous en souffrent. Mais tout de même : pas de plainte, car dans cette spiritualisation on reconnaît la volonté de Dieu. Jamais je ne ressens autant la présence de Dieu dans l'histoire de l'humanité qu'en éprouvant ce processus de spiritualisation sur moi, dans mes pensées et mes sentiments de chrétien. J'ai l'impression alors que peut avoir quelqu'un qui regarde le lancement d'un navire, quand on enlève l'échafaudage, qu'on abat la dernière cale, et que le vaisseau soudain s'ébranle, glisse et entre dans l'océan sur lequel désormais se déroulera son destin.

De la même façon, j'imagine le christianisme tel qu'il était soutenu à l'origine et en même temps comprimé par des représentations du monde, qui nous apparaissent maintenant naïves, et comme il a perdu l'un après l'autre ses étais, comme la science moderne de la nature en a fait sauter le dernier, comme on se presse alors et s'agite autour de lui dans la crainte qu'il ne renverse et ne se brise. Mais non, voyez comment, libre de ses entraves et sa construction achevée, il s'avance vers la haute mer où il voguera désormais. Il n'est plus retenu par des conceptions d'un autre âge et aucun nouveau progrès de la connaissance scientifique ne pourra plus le mettre en péril. Il laisse les anciennes représentations derrière lui et il navigue librement, facilement, sans limites : pure religion spirituelle, non tributaire de l'état des

connaissances acquises sur le monde physique. Nous le regardons évoluer ainsi et notre cœur se réjouit.

C'est pourquoi un prédicateur chrétien pourra justement saisir l'occasion de la fête de l'Ascension pour parler en vérité et avec bonheur de la spiritualisation de sa religion ; il aura une entière confiance pour dire à ceux qui doutent, que la croyance en une ascension corporelle de Jésus ne saurait être imposée dogmatiquement à personne, car cette ascension qu'on imagine du Christ n'est en fin de compte qu'un symbole de la montée spirituelle du christianisme. De même qu'après avoir pendant quarante jours encore hanté la terre, la personne de Jésus s'en est détachée pour entrer dans une forme d'existence purement spirituelle, de même le mouvement religieux dont il est à l'origine se libère des déterminations culturelles et manifeste sa pure essence spirituelle.²

Cela dit, nous n'avons fait encore qu'entrouvrir la fête de l'Ascension, et il n'a pas grand-chose à emporter dans son cœur celui qui ne va pas plus loin que la conscience de vivre au temps d'un christianisme en voie de spiritualisation et se contente ainsi de savoir que ce que les premiers chrétiens se représentaient ne garde qu'une valeur de symbole. Non, nous voulons célébrer la vraie ascension spirituelle du Christ, nous voulons la vivre dans notre âme.

La vraie ascension du Christ n'était pas un spectacle et ce n'était pas un événement unique, c'était ce que Jésus vivait intérieurement, c'était la dynamique même de son esprit, au quotidien. « Mais notre cité à nous est dans les cieux », on ne saurait le dire plus éloquemment que l'apôtre Paul. Notre cité : notre lieu, là où nous sommes chez nous. Oui, Jésus était chez lui au ciel – c'est cela qui faisait la grandeur qu'on voyait en lui. Et si même il était vrai et prouvé que Jésus est physiquement monté au ciel le jour dit, ce ne serait rien en regard de ce mouvement d'ascension intérieure continue.

Nous comprenons la nature céleste de son ascension aussi bien que ses disciples, car il nous suffit d'ouvrir le Nouveau Testament et y lire ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, nous voyons alors son esprit qui évolue au-dessus des contingences de notre monde et comment tout en marchant sur la terre il touche déjà au ciel. Les joies, les soucis, les malheurs ne l'aliènent pas à nos formes de vie, il se maintient au-dessus. Toujours à nouveau il s'éloigne de la foule, il se retire pour se recueillir et retrouver repos et paix dans la communion avec Dieu – c'est lorsqu'il est dit qu'il s'en est allé prier « à l'écart » (comme dans *Matthieu* 14, 23) que l'on peut saisir quelques chose du sens de la vraie ascension de Jésus.

Ce n'est pas un spectacle prodigieux dont il faudrait s'étonner, bouche bée ; c'est un processus intérieur qu'il nous révèle.³ D'où la parole de l'apôtre : « Notre cité à nous est dans les cieux ». L'ascension en cours de nos âmes, voilà ce que nous avons à fêter.⁴ Dans la fête de l'Ascension s'exprime la totalité de notre foi.

La figure du Christ nous montre le transport possible dans le royaume de son Père. Il est donc bon qu'une fois l'an ce mot « ascension » vienne nous éclairer, surtout en une belle journée de printemps comme celle-ci, dont la magnificence nous tire déjà vers un au-delà. « Ascension » : ce mot à lui seul est Évangile. En même temps, à l'évoquer, nous ressentons quelque nostalgie et de la tristesse, car nous apparaît un règne de paix et de félicité qui nous

² En marge : Cela est-il vraiment édifiant ? Plus une conférence théologique qu'un sermon ? Tous ne seront pas choqués. Ascension, oui : de notre âme. Souvenirs d'enfance : toujours le ciel.

³ En marge : Non seulement à reproduire. Mais repos en lui. Nous sommes en ascension, quand nous prions.

⁴ N.d.t.. Le raisonnement de Schweitzer, qui en vient à comprendre l'ascension comme un mouvement de l'âme, ne s'explique pleinement que si on restitue la version luthérienne du verset de l'Épître aux Philippiens qu'il cite en exergue : *Unser Wandel aber ist im Himmel*. « Wandel » suggère un transport ou même un déménagement. L'idée est que notre devenir s'accomplira (s'achèvera) dans le ciel. Mais cette traduction de Luther serait trop libre, par rapport au terme grec employé qui effectivement signifie « cité » ou patrie (*Heimat*, dans les traductions allemands révisées).

échappe dans la mesure même où nous continuons néanmoins à nous mouvoir sur la terre en restant son prisonnier. Nous fêtons trop peu le sens céleste de l'ascension. Nous adhérons trop fortement aux choses terrestres.

Mais la fête est là, rivée dans le temps, elle revient tous les ans et nous fait relier les deux mots : « ascension » et « ciel ».⁵ Celui qui les entend jusqu'au fond de son cœur en un jour comme celui-là, où toute la nature chante et jubile, peut se dire à soi-même : allez, monte, laisse derrière toi le quotidien terrestre et emplis-toi de paix et de joie. Qui saura s'accorder aujourd'hui une heure de calme et de recueillement, une de ces heures où le cœur se dilate, vibrera vraiment à l'unisson de cette fête de l'Ascension que nos Églises ont heureusement décidé de célébrer.

Albert Schweitzer
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)
Traduction Jean-Paul Sorg

⁵ En marge : Et cette fête n'arrive pas sans rien : la nature l'accompagne en fleur, glorieuse. Pensons à lui rendre grâce.